



Epilogue: à l'assaut de l'espace transnational de l'urbain ou la piste des mobilités

Pierre-Yves Saunier

► To cite this version:

Pierre-Yves Saunier. Epilogue: à l'assaut de l'espace transnational de l'urbain ou la piste des mobilités. Géocarrefour - Revue de géographie de Lyon, 2005, 80 (3), pp.249-253. 10.4000/geocarrefour.1228 . halshs-00097778

HAL Id: halshs-00097778

<https://shs.hal.science/halshs-00097778>

Submitted on 22 Sep 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

EPILOGUE : à l'assaut de l'espace transnational de l'urbain, ou la piste des mobilités

Pierre-Yves Saunier

Pierre-yves.saunier@wanadoo.fr

Pour donner le ton de ce texte qui ne veut pas un être un article de plus, un rapport critique ou un compte rendu géant, on peut commencer par une devinette. Qu'y a t il de commun entre Matteo Ricci, né à Macerata en Italie et arrivé en Chine en 1589, et Jorge Anzorena, argentin qui arpente l'Asie du Sud Est dans les années 1990-2000 ? Le premier épuisa son énergie philosophique et théologique à relier christianisme et confucianisme et siniser les rites et les principes théologiques catholiques, dans une tentative synchrétique de forger des outils de conversion dans un rapport de forces défavorables. Le second, architecte argentin, partage sa vie entre le Japon où il enseigne, et les villes asiatiques qu'il arpente pour les besoins du travail de *Asian Coalition for Housing Rights*, un ONG qu'il a cofondé en 1988. A lire Serge Gruzinski, qui nous remémore la figure du premier (Gruzinski, 2004) et Valérie Clerc, qui nous présente le second dans ce numéro, on ne doit pas trop vite conclure que ce point commun est leur appartenance à l'ordre des Jésuites. Le fait n'est pas dépourvu d'intérêt, et on y reviendra plus tard. Mais, dans l'immédiat, il convient plutôt d'insister sur le fait que tous deux opèrent dans des 'entre mondes' : entre des pays, entre des religions, entre des espaces politiques ou culturels, entre des groupes sociaux, entre des manières de penser. Dans et entre ces mondes, ils se déplacent et avec eux se déplacent mots, concepts, objets, dessins, procédures, savoirs et pouvoirs. Mais ils mettent aussi en mouvement ceux ci sans bouger, par la parole, l'écriture, le dessin, le truchement des tiers, l'activité des collectifs qu'ils établissent ou habitent. Dans tous les cas ils confrontent, combinent, opposent, manipulent, inventent ces produits de l'activité humaine, donnant à des artefacts familiers coloration inédite ou surprenante, sur un nuancier qui va du singulier à l'universel en passant par l'hybride et le métis.

D'autres experts de l'Eglise et de l'Empire, *hombres expertos*, disait-on au temps des 'mobilisations ibériques', habitent l'ouvrage de Serge Gruzinski : le médecin Garcia de Orta qui accumule drogues et simples à Goa pour rédiger son grand

oeuvre, le dominicain Gaspar da Cruz qui enquête sur les « choses de la Chine », le métis André Alvares de Almada qui recense peuples et ressources des côtes de l'Afrique de l'Ouest, le cosmographe Francisco Dominguez y Ocampo cartographie la Nouvelle Espagne, et leurs écrits circulent dans les 'quatre parties du monde' de l'empire lusitano-portugais. D'autres figures sont apparues au lecteur de ce numéro spécial, de Tuy Someth à Saba Shiber en passant par Jordi Borja i Sebatia et Liu-Thai Kerr, dont les trajectoire de formation et d'activité dessine un espace de pratiques et de conceptions qui traverse océans et continents. Ces derniers nous incitent à explorer plus avant la piste des espaces des circulations et des connections autour des « choses urbaines », en suivant la piste des mobilités là où elle nous mène, dans son jeu avec les frontières nationales, culturelles ou linguistiques et les dénivellations, obstacles ou ressources qu'elles constituent. Ils suscitent l'hypothèse d'un espace transnational de l'urbain, espace social, professionnel, institutionnel, culturel dans lequel prennent sens et direction les actions individuelles et collectives de ceux qui gèrent, pensent, ou vivent les villes.¹ Pensés avec les « ponts sur la mer » que construisent les nomades experts de Serge Gruzinski, ils attirent notre attention sur la question de l'historicité de cet espace, en suggérant le profit à le penser dans le temps long.

Pour aller dans cette direction, en un épilogue à ce numéro, je propose de suivre brièvement trois chemins. Mon premier consiste à suivre la piste des mobilités et à suggérer ce qu'elle comporte de dépaysement. Mon deuxième propose une manière d'ordonner ces dépaysements. Mon troisième s'efforce de suggérer les gains qu'une telle posture peut générer. Mon tout, implicitement, pose l'hypothèse que « l'urbain » comme savoir, objet de politiques publiques, territoire de gouvernement, marché professionnel, a été constitué par le jeu des circulations et des connexions transnationales.

¹ Un certain nombre de travaux qui vont dans cette direction sont mentionnés dans l'introduction d'Eric Verdeil. Pour plus de détails et de précisions bibliographiques, je renvoie à Pierre-Yves Saunier, « La toile municipale aux XIX^e et XX^e siècles : un panorama transnational vu d'Europe », *Urban History Review/Revue d'Histoire Urbaine*, vol.XXXIV, n.2, Spring 2006 printemps, p.163-176, et à Shane Ewen & Pierre-Yves Saunier *The other global city. An transnational historical economy of urban affairs 1850-2000*, Palgrave, à paraître

A étudier cette mobilité des êtres et de leurs incarnations langagières, graphiques ou intellectuelles, la première sensation peut être de l'ordre du brouillage. A suivre les mobilités de ces experts nomades, ceux de ce numéro comme ceux de Gruzinski d'ailleurs, on évolue en effet dans d'autres registres que ceux qui nous sont familiers, habituels, et qui encadrent le plus souvent nos recherches.

A commencer par les thématiques et les types d'acteurs que nos experts nomades nous font rencontrer. Pas plus qu'ils ne se satisfont des entités nationales, ils ne se contentent en effet d'évoluer sagement dans un domaine, bien rangés dans les tiroirs « du politique », « de l'économique », « du social » ou « du culturel ». Leurs affaires et leurs préoccupations, à l'image de leur mobilité, traversent ces cases subdisciplinaires, et les personnes qui veulent les suivre doivent aussi faire, bon gré mal gré, ce voyage somme toute assez peu académique si l'on se réfère aux manières dont les sciences sociales et humaines ordonnent le plus souvent leur activité et leur connaissance. Sans plus d'égards, ils nous font aussi parcourir les registre du marché, de la profession, de l'activisme militant, et là aussi il nous faut observer et accepter des combinaisons d'intérêts ou de stratégies d'apparence exotique mais pourtant bien identifiables. Le même sentiment d'inconfort nous frappe encore quand le déploiement de l'activité de nos experts nomades lie des formes collectives que nous avons tendance à considérer séparément : réseaux informels, groupements militants, associations, entreprises, ONG internationales, organismes intergouvernementaux, gouvernements, communautés épistémiques, c'est sinon simultanément du moins de manière coordonnée qu'ils s'y déplacent et s'y organisent, ruinant au passage nos étiquettes, mais aussi nos cadres de perception et de pensée.

Plus ennuyeux encore, ils s'en prennent au temps. Si tous les articles rassemblés ici se concentrent sur les années ou les décennies qui viennent de s'écouler, ils s'inscrivent implicitement ou explicitement dans une temporalité bien plus longue, et moins familière aux spécialistes de l'urbain contemporain. La présence du jésuite Anzorena au Japon et en Asie du Sud-Est est un clin d'œil dans cette direction, tant cette partie du monde fut un domaine privilégié pour l'expansion missionnaire de l'Ordre depuis le 16^e siècle. Mais bien d'autres traces de l'histoire informent les caractéristiques de nos experts nomades. Le travail du pan japonisme depuis la fin du 19^e siècle est une des motivations de la présence japonaise au

Vietnam, de même que les labours du communisme oriental des années 1960-70 y ont un temps dirigé les flux de formation vers, ou en provenance de, l'URSS. Plus enfoncés dans le temps encore, les circuits de formation des spécialistes singapouriens et le capital linguistique de la maîtrise de la langue anglaise s'ancrent dans les réseaux de l'ancien empire britannique, de même que leur marché professionnel se taille à la mesure des réseaux commerciaux singapouriens tissés en Asie du Sud Est depuis la montée en puissance de ce port-carrefour au 19^e siècle. Aux mobilités impériales singapouriennes dans les traces impériales britanniques répondent les mobilités ivoiriennes dans les traces impériales françaises, une nouvelle fois dans le registre des formations des experts ivoiriens, ainsi que dans la pratique expatriée de l'expert français es choses urbaines. Les canaux du monde ibérique, par lesquels transitent savoirs et concepts de gestion urbaine qui arrivent ou partent de Montevideo ou Rosario, participent aussi de cette inscription dans la longue durée. Il ne s'agit pas simplement de traiter celle-ci comme un arrière-fond, un décor plaisant mais vieilli des circulations contemporaines : ces reflets d'empires permettent des effets d'empires, ils sont des ressources logistiques et rhétoriques pour les experts nomades contemporains. L'attention ici portée aux réseaux inter-municipaux appelle aussi à la barre des réseaux plus anciens mais durables. Enquêtes par correspondance, voyages d'études, délégations croisées et para-diplomatie ont connecté les municipalités du monde depuis le dernier tiers du 19^e siècle, et l'histoire des associations de municipalités est quasi-centenaire (*International Union of Local Authorities, Inter American Municipal Organization, United Towns Organization*). La structuration informelle et formelle que ces modalités de l'échange urbain ont donnée ou donnent encore aux circulations et connexions « es choses urbaines » a informé les modalités, le registre d'action, le positionnement des réseaux actuels comme *Citynet* ou *Mercociudades*. On pense aussi, en lisant tous ces articles, à l'histoire longue des Organisations non gouvernementales et autres associations internationales, qui ne se résume pas aux 4 ou 5 décennies écoulées depuis la fondation de Greenpeace, Amnesty International ou Médecins Sans Frontières ont acquis leur visibilité. Là aussi se bâtit dans le temps long un cadre des possibles aux pratiques actuelles des nomades experts, tant dans leur activité militante (dans la manière dont les ONG interagissent entre elles et avec les Organisations Inter-Gouvernementales) que dans la constitution de communautés professionnelles ou savantes autour de la ville. Ces

dernières furent d'ailleurs, avec leurs congrès, leurs revues, leurs commissions, des foyers de la définition de la figure professionnelle de certains des avatars des experts de l'urbain, au premier rang desquels l'urbaniste/*city* ou *town planner*. Par leur adhésion à ces figures professionnelles aussi bien que par leur inscription dans ces réseaux de la science ou des professions, les experts nomades présentés dans ce numéro participent de cette histoire longue. De même, le portrait d'un marché transnational de l'urbain pour les firmes ou les praticiens de l'ingénierie, de l'architecture, du planning ou des services urbains, prend place dans un contexte plus que séculaire. On se est une donnée séculaire. L'on pense immédiatement à ces compagnies de tramways, à ces compagnies électriques ou gazières, à ces entreprises d'installation d'incinération des ordures ménagères qui depuis les dernières décennies du 19^e siècle se disputent les concessions et les contrats dans les villes du monde, et aux architectes, urbanistes, ingénieurs ou amateurs militants qui firent carrière en développant leur pratique entre Amériques, Europe, Afrique et Asie. Les articles ici rassemblés me semblent donc appeler à une mobilité qui serait parallèle à la mobilité spatiale de ces experts nomades, une mobilité chronologique qui soit soucieuse de dépasser les horizons de l'actualité et du temps présent pour intégrer les traces et les forces de l'histoire.

Le troisième brouillage qu'opèrent ces lectures est spatial. Non pas tant que nos experts nomades nous fassent explorer des territoires variés au-delà des frontières nationales: espaces linguistiques, anciens espaces impériaux, espaces régionaux, espaces polarisés de la coopération, de l'aide technique ou du marché. Cela on s'y attendait. Le brouillage est ailleurs. Et il est double, à vrai dire. Tout d'abord et de manière évidente, suivre ces experts nomades rend intenable les mécaniques sommaires ou élémentaires de « l'influence », des « modèles » ou des « transferts ». Les auteurs ont assez insisté sur les deux premiers points, pour qu'il ne soit point utile d'y revenir : il n'y a pas de modèle et d'influence sans des opérations précises de définition et de mise en place, opérations contextualisées et qu'il convient d'analyser avec méticulosité. Cette analyse méticuleuse fait assez généralement exploser les étiquettes paresseuses de « modèle » et les explications rapides en terme « d'influence ». Mais le transfert mérite un peu plus d'attention. La catégorie du transfert postule un mouvement simple, un flux volontaire qui unit un point de départ à un point d'arrivée. Les articles de ce numéro, tout en rappelant que les modalités et caractéristiques du mouvement sont capitales pour saisir les

possibilités d'actualisation de l'objet transporté, quel qu'il soit, mettent en évidence les problèmes de la définition et de l'existence de ces deux points entre lesquels le transfert est censé avoir lieu. Des espaces tiers s'interposent, modifiant le flux et l'objet ; des détours surprenants se produisent ; des acteurs exotiques interviennent ; des processus d'hybridation, d'imposition ou de refus se font jour. On attendait Blücher, ou tout au moins un états-unien, et c'est Kenzo Tange qui surgit de la hotte de Saba Shiber pour s'ouvrir le chemin du marché du signe architectural au Moyen-Orient; les expériences sud-américaines percolent par les organisations catalanes ou espagnoles ; les firmes singapouriennes attaquent le marché asiatique après s'être approprié le label de technicité britannique ; les cabinets vietnamiens construisent des *joint ventures* avec les firmes japonaises. Plus que de simplement souligner la complexité du transfert, les études qui s'attachent à suivre les mots, les choses et les êtres de l'urbain font glisser la problématique, et mettent en évidence la thématique de la circulation, dans des espaces dénivelés et rugueux où les traces actualisées de l'histoire, les contingences du marché, les règles juridiques, les stratégies professionnelles et individuelles ou les situations géopolitiques orientent, accélèrent ou retiennent des parcelles des corps et des objets en mouvement. Mais je m'égare. Car ce n'est peut être pas là le brouillage principal. Comme beaucoup de ceux qui travaillent à suivre la piste des mobilités, qu'il s'agisse d'étudier les migrations, les comportements culturels ou les flux de l'intégration économique, les auteurs se trouvent en porte à faux avec notre pensée spatiale habituelle. Celle qui pose le jeu des échelles comme une reproduction des logiques (la métaphore des fractales) d'une part, celle qui le considère comme une hiérarchie emboîtée verticale ou horizontale (les métaphore du zoom ou de la focale). Cette mécanique a tendance à éclater quand on suit des acteurs, des objets ou tout autre essence mobile. Ils traversent les échelles, les lieux, les territoires, se déploient dans des espaces aux limites incertaines ou mouvantes, créent ou utilisent des réseaux. Les experts nomades ne sont ni « locaux », ni « régionaux », ni « globaux ». Ils traversent les formations territoriales « classique » en jonglant avec leurs possibilités et leurs contraintes, construisent un espace propre à leur activité, cultivent la solution de continuité, fonctionnent en réseau. Empiriquement, le travail sur les circulations et les connexions amène ceux qui le mènent à s'interroger sur la logique scalaire et la géographie des territoires emboîtés. Des interrogations théoriques similaires ont été particulièrement forte chez ceux qui tentent d'appréhender les jeux du lieu et de

l'espace (*place* et *space*) à travers l'étude de la modernité, de la post-modernité ou de la globalisation, entendue comme mouvement de compression de l'espace et du temps par généralisation, massification et intensification des interactions. Là aussi, le constat est celui de l'insatisfaction par rapport à la vision emboîtée. Les tâtonnements théoriques et intuitifs sont donc nombreux, marqués par une abondante floraison terminologique : glocal, grobal, supralocal, cross-national, transnational et j'en passe, comme à la recherche d'une territorialisation perdue.² Dans ce rapide épilogue, il ne s'agit pas ici de rendre raison de cette discussion, dont l'exposé fait par Ash Amin est particulièrement excitant (Amin, 2002) en ce qu'il propose une approche non scalaire pour saisir les phénomènes de circulation et de connexion. Suivre les objets, c'est donc traverser ce que nous avons coutume de penser comme niveaux et saisir des espaces de circulation qui ne se laissent pas réduire à des échelles emboîtées mais se développent en configurations socio-spatiales propres, que les protagonistes des circulations mettent sans cesse en scène et en question. Mais on ne peut en rester à ce constat des différents brouillages. L'étude détaillée des circulations et des connexions, si elle provoque cette incertitude, peut aussi lui apporter des réponses : si les pratiques de nos experts nomades nous confondent, alors il nous faut les étudier pour ce qu'elles sont, dans les espaces, les temps et les domaines où elles se déroulent.

En effet, parce qu'ils poussent les limites de nos cadres habituels, les experts nomades nous suggèrent, pour les capturer, de les saisir où ils se trouvent, de tracer les morphologies de leur déploiement pour saisir d'autres géographies, de définir les espaces de leur circulations et d'analyser leur fonctionnement, de se préoccuper de la temporalité des modalités de leur action et d'en respecter la profondeur chronologique. Il s'agit ensuite d'en préciser les pôles, d'en étudier les modalités, de comprendre les luttes qui participent visent à définir ces savoirs urbains en circulation. Rentrer dans le travail quotidien des médiateurs, des artisans des entre mondes, est un premier pas vers ce travail de restitution des régularités, des

² Pour ma part, j'utilise le terme de transnational parce que le suffixe 'trans' propose l'idée de trajectoire, de circulation, de traversée et que le terme 'national' renvoie à la cellule qui devient aux 19^e et 20^e siècles le principal espace de définition et d'organisation des isomorphies légales, linguistiques, politiques et autres avec la prolifération des états-nations. A ce titre, le national a une valeur métonymique pour tout l'édifice territorial dans lequel sa définition a pris sens (local, régional, continental, mondial...), car ce qui traverse les nations traverse aussi tout ce qui s'y niche et tout ce qu'elles produisent comme cadres de perception, de vision et d'action.

orientations morphologiques des circulations et des connexions. Il donne aussi accès aux débats, controverses, alliances qui contribuent à la définition de ces morphologies. L'étude des espace de circulations, pour en restituer la morphologie et des régimes circulatoires, pour en saisir les interactions réglées, peut contribuer à replacer les experts nomades dans ce qui donne sens, force et potentiel à leurs actions. C'est cela que recouvre la piste des mobilités : suivre des objets dans leur mouvement à travers, au-dessus, au-dessous des frontières nationales et des ensembles de toute sorte qu'elles délimitent ou organisent. Par objets j'entends ici aussi bien des personnes, des processus, des mots, des idées, des dessins, des savoir-faire que des biens matériels de toutes sortes. Nos experts nomades transportent avec eux des financements, des manières de penser la ville et l'habitat, des objets qui tiennent à leur terrain d'action (dessins, plans), des procédés d'organisation, des doctrines ou des causes. Certaines de ces mobilités, certains de ces objets, sont particulièrement intéressants car ils se rattachent à des « projets d'universel », des aspirations à établir des dispositifs (techniques, politiques, culturels, économiques, professionnels) dont la pertinence et la validité seraient identiques quel que soit le contexte d'application. La boucle se boucle ainsi avec nos experts de l'Eglise et de l'Empire ibérique : de même que ceux ci participaient à la définition et à la mise en œuvre de certains « projets universels » de ce temps (la domination impériale, la conversion religieuse au catholicisme, la mise en ordre du monde au profit de l'Europe, la connaissance scientifique des faits naturels,...), nos experts nomades participent à la définition et à la mise en œuvre des « projets d'universel » de notre temps. A travers leurs interactions se perçoit la discussion autour de manières de définir, de faire, de penser la ville ou plus exactement la grande ville. Les questions qu'ils transportent sont celles que les experts de l'urbain ont commencé de mettre en mouvement dans la deuxième moitié du 19^e siècle quand l'urbain a été érigé en objet spécifique de connaissance: qu'est ce que la ville, comment fonctionne-t-elle, comment grandit-elle, qui peut participer à sa gouvernance, quels savoirs techniques particuliers ont compétence à en orienter le destin, quels sont les problèmes et les solutions que pose son existence. Ces questions et les diverses réponses qu'ils transportent nous permettent de saisir les confrontations au sujet de la définition d'un universel urbain. C'est cela, me semble-t-il, qui est en jeu dans la manière dont les partenaires vietnamiens s'approprient les manières de faire de leurs homologues japonais ou européens, dans la conquête

d'un marché par le *condominium* singapourien, dans l'activité vibrionnante d'un Saba Shiber. Suivre les objets, c'est donc reconstituer ces circulations dans leur déploiement, identifier les structure qui les rendent possibles, évaluer leur impact. C'est aussi, bien souvent, C'est dans cette pesée générale de l'économie historique des circulations que les brouillages suggérés ci-dessus peuvent se lever.

Et pour quoi faire ? Trois réponses rapides à cette question. La première, c'est qu'il y a dans l'étude des pratiques transnationales, des circulations et des connections, une manière d'historiciser l'analyse des mouvements et processus d'interaction et d'intégration désignés sous le nom de globalisation. Il n'y a pas lieu ici de revenir sur la glose, l'analyse, le combat ou la prophétie autour de l'idée, du mot ou de la chose. On peut juste dire que l'étude des espaces de circulation et des régimes circulatoires est une manière empirique de saisir sur le vif les divers acteurs de ce processus d'interaction et d'intégration avec leurs projets, leurs desseins, leurs stratégies, de retracer les géographies et les morphologies de leurs luttes, de suivre les circulations auxquelles ces dernières donnèrent forme et lieu, dans ce long XXe siècle qui est, dans son ensemble, un moment, inédit par son échelle et son intensité, de définition, de heurts et de contestation de diverses entreprises à propension universelle. Le terrain de l'urbain est un des terrains possibles de cette entreprise : travailler sur les circulations des experts, des savoirs, des techniques, des procédés est une contribution à situer le moment actuel dans son actualité, sa particularité ET dans sa dette vis à vis du passé. Cette histoire des circulations et des connexions est aussi une manière d'entrer dans des zones obscures des formations nationales, régionales ou locales. Parce qu'elle ne s'arrête pas aux frontières et aux échelles, parce que elle ne se bloque pas à l'invocation de l'influence ou du modèle, elle peut rendre raison de certains phénomènes que l'observation territoriale ne permet que de décrire. Ainsi de la constitution de cultures professionnelles dont la ressemblance ne se résume pas à une simple convergence mais se comprend par l'analyse des circulations, ainsi de la double contrainte qui pèse sur les politiques du logement à Phnom Penh, la Banque Mondiale finançant simultanément mais inégalement une politique de stimulation du marché foncier et une action de régularisation de l'habitat informel, au milieu d'une foule de protagonistes dont l'action, les motivations et les intérêts ne se laissent ni percevoir ni comprendre en arrêtant le regard aux limites administratives de Phnom Penh ou

aux frontières du Cambodge. Enfin, cette reconstitution des espaces de circulation et des régimes circulatoires permet de saisir des objets invisibles ou incomplets autrement, comme en témoignent encore une fois les experts nomades. Carrières individuelles dont l'existence et l'importance ne se révèle qu'en en suivant pas à pas leurs auteurs ; associations qui se mobilisent bien au delà des proximités territoriales ; réseaux dont le moteur est dans un projet d'universel qui se déploie à travers pays ou continents ; marchés (de l'emploi, des biens ou des services) qui fonctionnent par la complémentarité ou la compétition de plusieurs segments. Pour ces raisons, sans affolement ni prétention, partir à l'assaut de ces espaces transnationaux de l'urbain est une tâche alléchante et prometteuse.

Amin, Ash, 2002, « Spatialities of globalisation », *Environment and Planning A*, vol.34, p.385-399.

Gruzinski, Serge, 2004, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 478 p.